



HAL
open science

Pérégrinations et pérégrinismes : emprunts, xénismes, traductions et contre-traductions

Odile Gannier

► **To cite this version:**

Odile Gannier. Pérégrinations et pérégrinismes : emprunts, xénismes, traductions et contre-traductions. Maria Cristina Pîrvu, Béatrice Bonhomme, Dumitra Baron. Traversées poétiques des littératures et des langues, 4, L'Harmattan, pp.503-534., 2013, Thyrese, 978-2-343-00941-4. hal-01855660

HAL Id: hal-01855660

<https://hal.science/hal-01855660>

Submitted on 8 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pérégrinations et pérégrinismes : emprunts, xénismes, traductions et contre-traductions

Conférence du 10 février 2010, CTEL

Odile GANNIER

Université de Nice-Sophia Antipolis – CTEL

Les récits de voyage, qu'ils soient réels ou fictifs, et à toute époque, ont toujours été parsemés de mots étrangers. Par exemple le mot grec « *anaxurizis* » est un mot persan introduit en grec par Hérodote et Xénophon pour désigner les larges pantalons des Perses, des Mèdes, qui fut appliqué par Strabon aux braies des Gaulois¹. À réalité différente, mot nouveau : il peut être emprunté tel quel ou acclimaté, moyennant des modifications phonétiques et le respect d'une forme globalement acceptable dans la langue d'accueil. Plus généralement, comment les langues européennes ont-elles intégré des mots aussi étranges que « boa », « cacatoès », « ananas », « ouragan », « iceberg » ou « jungle » ? Parfois on peut dater précisément la première occurrence (ou l'une des premières) d'un mot, souvent dans un récit de voyage ; parfois, il s'est imposé subrepticement et progressivement, de sorte que le voilà un jour lexicalisé sans que l'on sache vraiment comment.

Pour des raisons variées, les relations sont pleines de ces mots d'origine étrangère, depuis les voyages de découvertes jusqu'aux récits les plus modernes. Les locuteurs ne s'en rendent pas toujours compte, puisqu'ils ne voient plus nécessairement le mot comme étranger – ou qu'ils le renvoient à une autre aire linguistique – que ce soit en français des mots comme le « canot » (qui semble être né dans nos régions mais est venu de l'arawak

¹ Au pluriel *anaxurides* : « Les Gaulois sont habillés de saies, ils laissent croître leurs cheveux et portent des *anaxurides* ou braies larges et flottantes, et, au lieu de tuniques, des blouses à manches qui leur descendent jusqu'aux parties et au bas des reins. » Strabon, *Géographie*, IV, 4, 3 (nous soulignons). Strabon (né vers 65 av. J.-C., mort entre 21 et 25 ap. J.-C.) est un géographe grec.

canoa, que l'on reconnaît mieux sous sa forme *canoë*², ou la « savane », dont on oublie l'origine taïno (arawak, en Haïti)³, ou encore les « cannibales » (mot caraïbe) – encore que là on puisse avoir un doute... Les voyageurs ont rapporté des Antilles (des Caraïbes, donc, mot caraïbe s'il en est) des descriptions en même temps que ces mots. Parfois cela peut donner lieu à des confusions : qu'est-ce qu'un *canari* ? un petit oiseau des îles Canaries, dont le nom est venu au XVI^e par les Espagnols (*canario*), ou un mot galibi désignant un pot de terre cuite, mot resté en créole (haïtien au moins) pour parler d'une cruche particulièrement adaptée à rafraîchir l'eau qu'elle contient, par simple exsudation, lorsqu'on la met dans un courant d'air ? La réponse se trouve dans les mémoires de Labat, missionnaire devenu planteur à la toute fin du XVII^e siècle en Martinique : ce sont « de grands vases de terre grise que l'on fait dans le pays. Les Sauvages, & à leur imitation les Européens les appellent Canaris ; nom générique qui s'étend à tous les vaisseaux de terre grands et petits, & à quelque usage qu'ils soient destinez. »⁴

On comprend aisément qu'un tel phénomène se soit produit lorsque les Européens découvraient les Amériques : à une réalité inconnue il fallait donner un nom pour en rendre compte. Le plus simple est alors de donner le nom existant dans la langue locale. Et que dire des noms de peuples ou des toponymes ? Mais ce phénomène s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui, avec des précisions de plus en plus grandes ; le processus est sans fin.

Ces imports linguistiques ont reçu plusieurs appellations que l'on peut tenter de classer : emprunts, pérégrinismes, xénismes ; il convient encore de s'interroger sur les « calques », les « mots-voyageurs », sur les « traductions » et « contre-traductions », et sur les diverses stratégies pour insérer ces mots dans un tissu linguistique unique : à vrai dire, plus que de véritable bilinguisme, ou même de langue mixte, il s'agit de phénomènes d'intrusion volontaire d'une langue seconde dans une langue première. Ces emprunts ne se produisent pas non plus dans un contexte de mélange entre langue et dialecte. Dans le cas particulier des récits de voyage n'existe qu'à la marge le phénomène de contamination d'une langue par une autre à l'insu du locuteur : l'insertion semble pratiquement toujours être consciente.

Bref, quel est le fonctionnement des mots étrangers, si fréquents, dans les récits de voyage ? Quels sont ces procédés – si l'on peut tenter une catégorisation ? Il faut aussi se demander quel est le rôle joué par ces mots

² Canot : *canoa*, est passé par l'espagnol, *canoë* par l'anglais.

³ Signalé en 1529, par l'espagnol.

⁴ Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique* [1722], éd. La Haye, 1724, en 2 vol., t. I, 1^e partie, chap. XVII, p. 133 de la 1^{ère} partie (disponible sur gallica).

étranges dans les textes, avant de voir quels sont les jeux possibles aux limites des emplois ordinaires.

I. Des mots venus d'ailleurs

Le premier constat qui s'impose est le manque de ressources des premiers écrivains-voyageurs pour exprimer l'inconnu. Alejo Carpentier pose le problème dans *La Harpe et l'ombre*, d'une façon réjouissante et pertinente, en mettant en scène un Christophe Colomb plus complexe que celui que nous croyions connaître : nous y voyons un aventurier retors et mystificateur. Avec le recul spirituel propre à cette réécriture malicieuse de l'histoire de la Découverte, Alejo Carpentier touche du doigt cette difficulté à parler de l'inconnu :

Je fus sincère quand j'écrivis que cette terre me sembla la plus belle que des yeux humains aient contemplée. [...] Il fallait décrire cette terre nouvelle. Mais quand je voulus le faire, je me trouvai devant la perplexité de celui qui doit nommer des choses totalement différentes de toutes celles qu'il connaît – choses qui doivent avoir un nom, car rien sans un nom ne saurait être imaginé, mais ces noms m'étaient inconnus, et je n'étais pas un nouvel Adam, choisi par son Créateur, pour donner des noms aux choses. Je pouvais inventer des mots, certainement, mais le mot seul *ne montre pas* l'objet, si celui-ci n'est déjà connu. Pour voir une *table*, quand quelqu'un prononce ce mot, il faut qu'il y ait chez celui qui écoute une *idée-table*, avec les qualités qui découlent du concept de table. Mais ici, devant l'admirable paysage que je contempiais, seul le mot palme avait valeur figurative [...]⁵.

Pour vaincre l'embarras, qui laisse les voyageurs démunis, les possibilités sont donc figuration (le héros de Carpentier, ici, prévoit de ramener quelques Indiens, des perroquets, et quelques poignées de feuilles... pour donner une idée des merveilles découvertes), analogie, dénomination, description. Il est en effet nécessaire de « trouver une langue » nouvelle, qui puisse exprimer, non pas la fiction, mais l'invisible.

1. Les mots exotiques et leurs emplois dans les récits de voyage

• À réalité inconnue, mot nouveau

Les mots étrangers en règle générale désignent des réalités qui n'existent pas dans le pays – et donc dans la langue des voyageurs : pour décrire un paysage de savane par exemple, ou de toundra, de steppe, de lagon, les mots manquaient en français, en espagnol, en anglais. Le mécanisme d'adoption

⁵ Alejo Carpentier, *La Harpe et l'Ombre* [*El harpa y la sombra*, 1979], trad. René L.-F. Durand, 1979, Paris, Gallimard, « Folio », p. 120-121.

relève ici du néologisme, pour la géographie par exemple ; plus généralement, pour des *realia*. Ces emplois sont particulièrement visibles dans quelques exemples.

En premier lieu, les toponymes sont naturellement voués à l'exotisme. Lorsqu'on veut rendre compte d'un lieu inconnu, on est pratiquement contraint d'en passer par le nom propre, non lexicalisé. Mais cette appellation peut se construire selon plusieurs modèles. Par exemple, Commerson, le botaniste de l'expédition Bougainville, brûle de décrire l'île qui va compenser symboliquement le Canada perdu dans les affaires coloniales françaises :

Je reviens sur mes pas pour vous tracer une légère esquisse de cette île heureuse dont je ne vous ai fait qu'une légère mention dans le dénombrement des nouvelles terres que nous avons vus en tournant le monde. Je lui avais appliqué le nom d'*Utopie* que Thomas MORUS avoit donné à sa République idéale (en le dérivant des racines grecques *eus* et *topos* quasi *felix locus*), je ne savois pas encore que M. de Bougainville l'avoit nommée la Nouvelle Cythère et ce n'est que bien postérieurement qu'un prince de cette nation que l'on conduit en Europe nous a appris qu'elle se nommoit Tayti par ses propres habitans⁶.

La prise de possession matérielle s'est effectuée par une plaque enterrée sur place, mais la possession symbolique montre ici trois noms différents pour une même île : deux commémorations de la littérature et de la mythologie – la première est une simple transposition, la seconde une reprise précédée de « nouvelle » qui en actualise l'emploi –, et un nom vernaculaire, qui va finalement l'emporter.

Des toponymes découlent les noms de peuples quand ils ne les ont pas engendrés : dès la *Géographie* de Strabon, par exemple, les habitants de la terre connue sont présentés les uns après les autres. Ces noms sonnent déjà comme des mots étranges. Leur terre prend l'appellation des gens qui y habitent : le pays des Scythes, ou le royaume des Francs, ou la tribu de tel ou tel chef dont le nom propre s'étend à tous ses sujets. Dans quelques cas, en particulier insulaires, où les habitants se pensent les représentants essentiels de la nature humaine, le nom est un reflet de cet ethnocentrisme radical : « *Kalaallit Nunaat* » (le Groenland pour les Inuit) comme « *fenua enata* » ou « *enana* » (les Marquises) sont tout bonnement « la terre des hommes ».

La géographie et les phénomènes naturels suscitent également chez le voyageur l'emprunt de mots locaux. Dès que l'on parle pays, on parle cli-

⁶ « Post-scriptum sur l'isle de la Nouvelle-Cythère ou Tayti par M. Commerson, docteur en médecine », ms 1927, Bibliothèque du Muséum, in Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, éd. P.-É. Levayer, Paris, LGF, Le Livre de Poche, p. 117-118.

mat, paysages et particularités locales, avec le vocabulaire approprié. L'atoll, la jungle, l'iceberg, ne peuvent être conçus en dehors d'une réalité étrangère aux langues européennes.

Il y eut cette année dans nos isles un ouragan qui fut de plus extraordinaires. [...] On entend par le mot d'ouragan une tempête, ou vent impetueux qui fait le tour du compas, c'est-à-dire qui parcourt & qui souffle de tous les points de l'horizon les uns après les autres ; de sorte que ce qui a été ébranlé quand il souffloit d'un côté, est emporté, arraché ou démoli quand il souffle de la partie opposée. Il ne dure pour l'ordinaire que vingt-quatre heures ; & sa plus grande force ne se fait ressentir que pendant douze ou quinze heures au plus, ce qui n'est que trop suffisant pour faire de très-grands désordres. Il est ordinairement précédé par un grand calme, un ciel serein & un tems fort doux. Peu à peu l'horizon se charge de nuages et devient gras, comme on parle dans le pays ; on voit ensuite la mer se briser sans qu'on sente le moindre vent. [...] Le vent se leve peu à peu, & souffle enfin avec une impetuosité extraordinaire⁷.

Le mot d'ouragan est déjà venu de l'arawak *huracan* venu par l'espagnol en 1609 : dans cette description de Labat, en 1722, le terme a déjà acquis une certaine familiarité en français, par ses colonies, le phénomène a déjà été largement observé sur place, de sorte que le terme est entré dans le langage usuel, et s'accompagne de commentaires d'ordre scientifique ou du moins systématique :

J'ai déjà remarqué qu'ils n'arrivent que le vingtième de Juillet jusqu'au quinzième d'Octobre. Je croi pourtant que cette regle n'est pas si generale ni si bien établie, qu'il n'y puisse avoir quelque exception & quelque changement ; car elle n'est fondée que sur la remarque qu'on a faite depuis que le país est habité par les français⁸.

Mais le terme et le phénomène restent suffisamment peu connus des métropolitains auxquels Labat s'adresse, pour qu'il décrive l'ouragan comme une variante locale de l'orage ou de la tempête dont le déroulement est particulier.

De même, la faune et la flore nécessitent souvent l'introduction du vocabulaire idoine, à moins qu'elles ne donnent lieu à création – commémorative comme le bougainvillier par exemple, figurative comme le chou-palmiste ou la pomme de terre, ou étymologique comme le phacochère⁹... Dans l'adoption de noms vernaculaires, les récits de voyages en offrent

⁷ Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, éd. La Haye, 1724, en 2 vol., 2^e partie, chap. XII, t. I, p. 67.

⁸ *Id.*

⁹ D'éléments grecs « *phakos* » en forme de lentille, et « *choiros* » le cochon.

maints exemples, comme celui de la patate : Pigafetta se souvient, en 1522, que « pour une sonnette ou une aiguille à voile, ils donnaient un plein couffin du fruit nommé patate, lequel a le goût d'une châtaigne et est de la longueur d'un navet. »¹⁰ De même pour l'ananas, alors inconnu en Europe, que Léry écrit en 1580 :

Premierement la plante qui produit le fruit nommé par les sauvages Ananas, est de figure semblable aux glaieuls, et encores ayant les feuilles un peu courbées et cavelées tout à l'entour, plus approchantes de celles d'aloës. Elle croist aussi non seulement emmoncelée comme un grand chardon, mais aussi son fruit, qui est de la grosseur d'un moyen Melon, et de façon comme une pomme de Pin, sans pendre ni pancher de costé ni d'autre, vient de la propre sorte de nos Artichaux.

Et au reste quand ces Ananas sont venus à maturité, estans de couleur jaune azuré, ils ont une telle odeur de framboise, que non seulement en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goust fondans en la bouche, et estans naturellement si doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent : je tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique¹¹.

Il est assez aléatoire d'évoquer ce qui ne rappelle rien, ou rien de proche : lorsque l'on veut évoquer un goût ou un parfum, en particulier, la difficulté est plus grande. Labat, à l'aube du XVIII^e siècle, écrit de l'ananas : « La couleur en est belle ; il a une odeur admirable, un goût délicieux. »¹² On peut ramener au connu pour faire concevoir le référent, mais le mot vernaculaire est nécessaire pour désigner ce que sinon on définira par « une espèce de ». Il poursuivait : « L'Ananas est cependant un des plus beaux fruits du monde, son goût & son odeur répondent à sa beauté. Il ressemble à une pomme de Pin, & c'est pour cela que les Espagnols l'appellent *Pinas*. » Et il conclut : « Je ne sçaurois mieux en représenter le goût qu'en disant qu'il tient du raisin muscat, de la peche et de la poire de Boncrétien. »¹³ Il trouve que les ananas confits rapportés en France ne sont plus que de la « filasse sucrée » et donnent plus qu'une très vague idée du fruit : « Cela fait un très-bel effet pour terminer une pyramide de confitures seches, mais son goût & son odeur restent en Amérique »¹⁴. Pour ce qui est du goût, les voyageurs

¹⁰ Antonio Pigafetta, *Le Premier Tour du monde de Magellan* (1519-1522), Paris, Tallandier, 1991, p. 103.

¹¹ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* (1557-1558) [1578], éd. Frank Lestringant, Paris, LGF, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994, p. 325-326.

¹² Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, éd. citée, 1^{ère} partie, chap. XVII, t. I, p. 134.

¹³ *Id.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 135.

pouvaient se référer, à l'époque, aux termes d'une pharmacopée qui nous est aujourd'hui devenue étrangère, la langue servant, en l'occurrence, d'instrument d'analyse chimique. Mais parfois, la référence semble plus relever de l'appréciation personnelle, éminemment subjective : Labat trouve, par exemple, que le goût de l'avocat « approche assez de celui d'une tourte de mouëlle de bœuf »¹⁵...

• Les difficultés d'adaptation

Des hésitations apparaissent car le nom n'entre pas nécessairement dans la langue sans autre forme de procès. Plusieurs noms peuvent être proposés, précisément parce que le lieu impose des variations (qui influenceront sur le nom générique, car des variétés peuvent porter des mots différents), et parce que les voyageurs auront obtenu dans des contrées différentes des noms différents. Par exemple, en ce qui concerne la banane, Léry décrit ainsi ce qu'il appelle les *pacos* (1580) :

Paco-aire est un arbrisseau croissant communément de dix ou douze pieds de haut : mais quant à sa tige combien qu'il s'en trouve qui l'ont presque aussi grosse que la cuisse d'un homme, tant y a qu'elle est si tendre qu'avec une espée bien trenchante vous en abbatrez et mettez un par terre d'un seul coup. Quant à son fruit que les sauvages nomment Paco', il est long de plus de demipied, et de forme assez ressemblant à un Concombre, et ainsi jaune quand il est meur : toutesfois croissans tousjours vingt ou vingt-cinq serrez tous ensemble en une seule branche, nos Ameriquains les cueillans par gros floquets tant qu'ils peuvent soustenir d'une main, les emportent en ceste sorte en leurs maisons.

Touchant la bonté de ce fruit, quand il est venu à sa juste maturité, et que la peau laquelle se leve comme celle d'une figue fraîche, en est ostée, un peu semblablement grumeleux qu'il est, vous diriez aussi en le mangeant que c'est une figue. Et de fait, à cause de cela nous autres François nommions ces Pacos figues' : vray est qu'ayans encores le goust plus doux et savoureux que les meilleures figues de Marseille qui se puissent trouver, il doit estre tenu pour l'un des beaux et bons fruits de ceste terre du Bresil¹⁶.

Pour ce fruit encore mal connu en Europe au XVIII^e siècle, le nom de « banane », venu du bantou (Guinée), est pourtant adopté (par l'espagnol ou le portugais, attesté en 1602) en français ; cependant en créole antillais il reste aujourd'hui encore la « fig » – Marchand par exemple est le seul de son expédition (en 1790-1792) à désigner des bananes, en Polynésie, par le mot « figues » : mais il est né aux Antilles.

¹⁵ Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, éd. citée, 1^{ère} partie, chap. XIV, t. I, p. 115.

¹⁶ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, éd. citée, p. 319.

La circulation des produits, plantes, objets, animaux, ou autres curiosités pittoresques, ne va pas aider à leur description : au contraire, elle permettra au voyageur de faire tout simplement l'économie de la description. Mais pour les bananes par exemple, les variations vont venir des variétés qui se répandent : plantain, *ti malice* (en créole), *fei* (en polynésien), etc. Leguat finit en effet par dire (en 1707) :

Je ne dirais rien des ananas, des bananes, beaux et excellents fruits qu'ils ont en abondance, *parce que toutes les relations en ont parlé, s'il n'y en avait pas de diverses sortes*¹⁷.

De fait, plusieurs vocables cohabitent souvent sous un terme générique.

Parfois le mot semble particulièrement mal choisi et l'on sent qu'il risque de ne pas résister :

Abricots de Saint-Domingue. Les François ont donné le nom d'Abricot à un fruit que les espagnols appellent, Mamet. Ce nom françois ne lui convient que pour la couleur de la chair, car pour tout le reste il ne lui ressemble pas du tout¹⁸.

L'appellation est aussi sujette à des variations dans le temps. Le mot de tabac viendrait de l'arawak « *tsibatl* », passé en espagnol sous la forme « *tabaco* », encore que le Père Labat affirme que le nom en vient de la ville de Tabasco au Mexique... En français, on a utilisé le mot « *pétun* » (emprunté au tupi) jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en concurrence avec « l'herbe à Nicot »... En effet, Thevet, qui fait le même rapport dans *Les Singularités de la France antarctique* des usages de cette « herbe qu'ils nomment en leur langue *pétun* »¹⁹, laquelle « ressemble à notre buglosse », montre quelque aigreur à l'antonomase selon lui usurpée de la « nicotine », puisqu'il estime être le premier à avoir rapporté en France des graines de tabac, comme plante ornementale puis médicinale : « Je puis me vanter d'avoir été le premier en France qui a apporté la graine de cette plante et pareillement semée, et nommé ladite plante l'herbe angoumoisine. »²⁰ Et Thevet de s'en prendre à son concurrent en matière de botanique et surtout de dénomination : « Depuis

¹⁷ François Leguat, *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales* [1707], [*Aventures aux Mascareignes*], éd. Jean-Michel Racault, Paris, La Découverte, 1984, p. 165.

¹⁸ Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, éd. citée, 1^{ère} partie, chap. XII, t. I, p. 114.

¹⁹ André Thevet, *Les Singularités de la France antarctique* [1557], éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 1997, p. 135.

²⁰ André Thevet, *Cosmographie universelle*, XXI, chap. 8, f. 926 v^o ; cité dans l'édition des *Singularités* par F. Lestringant, *op. cit.*, p. 352. Nous soulignons.

un quidam, qui ne fit jamais le voyage, quelque dix ans après que je fus de retour de ce pays, lui *donna son nom* »²¹, qu'il se garde bien de rappeler explicitement.

Pour finir, en cas de concurrence, l'un des mots finit par l'emporter, avant éventuellement de se différencier à nouveau (avec les cigares, cigarettes, cigarillos, ou « havane » par synecdoque par exemple)²², ce qui peut éventuellement faire disparaître le mot étranger (*tabac* a supplanté *pétun*, *pomme de terre* est vu comme plus raffiné que *patate* bien que les deux mots se soient spécialisés sur une variété différente).

• Des difficultés phonétiques

Des aménagements sont souvent nécessaires. Les difficultés phonétiques peuvent se combiner, d'abord par une mauvaise perception du son, puis une transcription aléatoire dans la langue d'accueil, puis par des déformations successives si le mot entre dans la langue et y est acclimaté. Ainsi Colomb comprend-il pour Carib « *canibales* », par contamination avec le mot latin « *canis* », le chien, car il n'aurait pas été étonné de croiser des hommes cynocéphales – si le mot existait déjà en grec, c'est que le référent est envisagé. Il entend ce qu'il veut entendre ou craint d'entendre, et le mot va s'inscrire dans les langues européennes et s'y adapter au point de se prêter à la composition (« cannibalisme » à la fin du XVIII^e, et récemment « cannibaliser »).

Pour le voyage en Polynésie, les mêmes mots sont retranscrits un peu différemment entre les Anglais et les Français²³. Ces différences sont sensibles dans les compilations de relations de voyages qui se publient en particulier au XVIII^e siècle, difficulté soulignée dans la Préface de l'*Histoire générale des voyages* :

Il n'y en a guères où les conciliations & les suppléments soient si difficiles que sur celui des noms propres. Une des principales vûes qu'on s'est proposées dans cet Ouvrage, est de reduire les noms de lieux & de personnes à l'ortographe de leur véritable prononciation, & d'introduire tant d'uniformité, que les mêmes objets reparoissent constamment sous les mêmes noms.

Pour atteindre au premier de ces deux buts, il suffit de connoître l'alphabet du pays de chaque Auteur, ou de la Langue dans laquelle il écrit. Mais il n'est pas si facile, ou plutôt, il est presque impossible d'exécuter le second dessein, parce que c'est un défaut commun à tous les Voyageurs de la même Nation

²¹ *Ibid.*

²² Mais « mégot » viendrait de la racine *mègue*, du gaulois « petit lait », ce que l'on tète...

²³ Nous avons reproduit les vocabulaires marquisiens en français et anglais dans les voyages de découverte de la fin du XVIII^e dans *Journal de bord d'Étienne Marchand. Le voyage du Solide autour du monde (1790-1792)*, Éditions du CTHS, 2005.

décrire différemment les noms Etrangers. Sans vouloir décider si ce défaut vient de leur négligence à s'informer des noms, ou de ce qu'étant obligés d'inventer des caracteres, parce que leur propre Langue n'en a pas toujours qui répondent exactement aux sons des Nations étrangères, ils suivent différentes règles dans ce choix ; ou, ce qui est souvent la vraie raison, de ce qu'ils copient sans discernement les Ecrivains des autres Nations ; à quelque cause enfin qu'on doive attribuer ce désordre, il s'ensuit que si l'on entreprend de réduire tous les noms à quelque idiome particulier, on tombe nécessairement dans autant de différences que si l'on n'avait fait que les transcrire sans rien y changer. En un mot, le seul moyen de les rendre uniformes seroit de sçavoir comment ils sont écrits par les Nations mêmes auxquelles ils appartiennent²⁴.

Ainsi, l'on pourrait multiplier les exemples de ces introductions de mots inconnus, pour désigner des réalités inconnues : flore, faune, observations géographiques ou culinaires... Parce que la traduction est impossible, la réalité nouvelle exige un mot nouveau. En outre, ces introductions de forme néologique ne sont pas limitées à elles-mêmes, car le mot seul, complètement inconnu dans la langue cible, ne parle absolument pas. Le nom exotique direct peut donc être introduit avec ou sans adaptation phonétique, ou entrer en usage sous forme d'équivalent analogique d'un mot existant, à moins que la nouveauté ne nécessite une périphrase ou une métaphore qui pourront ensuite se lexicaliser.

2. Le mode de présentation

Dans la trame d'un texte globalement écrit dans une langue unique, les mots exotiques ne sont pas semés au hasard, sans préparation, au risque de ne pas être du tout compris : cet usage s'installe grâce à quelques procédés récurrents.

• Le mot et l'image

Labat, comme beaucoup de voyageurs, joint aussi un dessin des fruits qu'il dénomme et définit pour accompagner le mot propre, et compléter la description de la forme, du goût, l'usage à en faire, les propriétés et recettes et moyen de le planter. Le nom nouveau est ainsi assuré par cet appareil dont il est généralement la légende. L'image est l'équivalent figuré de l'objet, le double de la chose indicible. Parfois, le dessinateur n'ayant lui-même pas quitté son atelier, il imagine à partir du texte et compose des gravures très curieuses, très lointainement apparentées au réel.

²⁴ Antoine François Prévost, Préface de l'*Histoire générale des voyages*, Paris, Didot, 1746, p. VII.

• **La modalisation**

Très souvent le mot nouveau est accompagné d'une présentation qui met le mot à distance : « ils les appellent... », « on les nomme... ». De cette manière, le mot étranger reçoit une traduction explicite volontaire, il est souligné dans son statut de mot étranger.

• **L'inclusion dans un paradigme connu**

Souvent il est fait appel à un terme générique qui guide le lecteur, à moins que le mot étranger soit inclus dans une liste, une série, qui aide à deviner de quoi il peut s'agir. Bernardin de Saint-Pierre s'y emploie par exemple, à propos d'arbres, dans *La Chaumière indienne* : une pagode

s'élevait au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbres différente, de palmiers arcs, de tecques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal²⁵.

L'hésitation n'est pas permise puisque le terme générique « arbre » est répété quatre fois, scandant la liste de mots apposés qui visent à épuiser en quelque sorte la diversité exotique. Plus loin, le héros confère avec tous les savants qu'il lui est possible de rencontrer pour répondre à des questions érudites.

Il pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs, les ministres protestants, les surintendants des églises luthériennes, les docteurs catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcades et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie, les papas grecs, les molhas turcs, les verbiests arméniens, les seidres et les casys persans, les scheics arabes, les anciens parsis, les pandects indiens, loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la société royale, il n'avait contribué qu'à en multiplier les doutes [...] dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires²⁶.

Le lecteur ne saurait s'arrêter à ses ignorances, puisqu'il est clair que ce sont des manières de synonymes, adaptés à la variété des lieux.

• **La comparaison, l'analogie, la métaphore, la périphrase**

En l'absence de terme exact, on doit recourir à l'approximation, à la catachrèse (métaphore utilisée faute de terme approprié) ou à la périphrase :

²⁵ Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, *La Chaumière indienne* [1790], Paris, Club des Libraires de France, 1962, p. 544.

²⁶ *Ibid.*, p. 551-553.

Colomb relève chez les Indiens des Caraïbes l'usage curieux des « fumigations » sans donner de nom, car il ne leur a probablement pas demandé.

Les deux Chrétiens rencontrèrent en chemin beaucoup de gens qui se rendaient à leur village, femmes et hommes, avec à la main un *tison d'herbes* pour prendre leurs *fumigations* ainsi qu'ils en ont coutume²⁷.

Las Casas renchérit, par une série de périphrases ou de tentatives de synonymes, sur ces fumigations :

qui sont des *herbes sèches* enveloppées dans une certaine feuille, sèche aussi, en forme de ces *pétards* en papier que font les garçons à la Pentecôte. Allumés par un bout, par l'autre ils le sucent ou l'aspirent ou reçoivent avec leur respiration, vers l'intérieur, cette *fumée* dont ils s'endorment la chair et s'enivrent presque. Ainsi ils disent qu'ils ne sentent pas la fatigue. Ces pétards, *ou n'importe comment que nous les appelions*, ils les nomment *tabacs*...²⁸

Souvent les rapprochements se font par le recours à l'analogie – le plus simple étant de ramener au connu –, à moins que, au contraire, la comparaison ne repose sur l'irréductible étrangeté. Pour Leguat (en 1707) la patate est « une *espèce de topinambour* »²⁹. Mais souvent l'équivalent approximatif est plutôt de l'ordre de la composition parfois hétéroclite d'éléments supposés connus. Leguat parlant de banane sur l'île Maurice explique :

Le bananier est une grande et parfaitement belle plante, qui s'élève à la hauteur de dix ou douze pieds, avec de très grandes feuilles de figure ovale, et qui porte un fruit *long comme la main, de la grosseur du poignet* d'un enfant de quatre ans ; il est jaune quand il est mûr, blanc en dedans, un peu pâteux *comme la chair d'abricot* et d'un goût délicat et relevé³⁰.

²⁷ Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, présenté par M. Lequenne, Paris, Maspéro, « La Découverte », 1979, 3 vol., t. 1, *Journal de Bord, 1492-1493*, p. 97. (Nous soulignons).

²⁸ Cité par M. Lequenne dans Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, éd. citée, t. 1, p. 97 (nous soulignons) : Las Casas, *Historia de las Indias*, t. 1, chap. 46 : « [Hallaron estos dos cristianos por el camino mucha gente que atravesaban á sus pueblos, mujeres y hombres, siempre los hombres con un tizon en las manos, y ciertas hierbas para tomar sus sahumerios], que son *unas hierbas secas* metidas en una cierta oja, seca tambien, á manera de *mosquete* hecho de papel, de los que hacen los muchachos la pascua del Espíritu Santo, y encendido por la una parte dél por la otra chupan, ó sorben, ó reciben con el resuello para adentro aquel *humo*, con el cual se adormecen las carnes y cuasi emborracha, y así diz que, no sienten el cansancio. Estos mosquetes, *ó como los llamaremos*, llaman ellos *tabacos*. » (éd. Madrid, Pedro Ginesta, 1875, t. 1, p. 332).

²⁹ François Leguat, *Aventures aux Mascareignes*, éd. cit., p. 167.

³⁰ *Ibid.*, p. 166.

C'est donc adjoint à l'approximation et l'analogie que le nom entre dans la langue ; parfois la composition de tous ces rapprochements disparates n'est guère éclairante.

• Le mot et la glose

Dans les récits de voyage qui décrivent des réalités nouvelles, le mot inconnu est accompagné de l'explication, des commentaires ou glose, qui montrent de quoi il peut s'agir.

On appelle *glose* une annotation très concise que portent certains manuscrits au-dessus ou en marge d'un mot ou d'une expression qu'elle explique par un terme susceptible d'être connu du lecteur. Les gloses sont le plus souvent des traductions d'un mot rare ou inhabituel : aussi le glossaire est-il un dictionnaire des mots rares ou des termes d'une langue différente de la langue courante³¹.

Cette possibilité rhétorique offre l'avantage de la précision et, généralement, du progrès même dans l'élaboration des concepts. Mais elle présente aussi des difficultés : si le voyageur introduit un mot vernaculaire, issu de son voyage, c'est pour le lecteur un « blanc dénotatif » ; parfois ce mot étranger répond au simple souci de traduction, et son équivalent dans la langue du récit est donné immédiatement. Mais le plus souvent, cet emploi est rendu nécessaire par l'absence de traduction : c'est par exemple ce à quoi se livre Marco Polo dans le *Devisement du Monde*. Nombreux sont les mots mongols suivis d'une explication plus ou moins détaillée de l'aspect ou de l'utilisation de la chose nommée.

En cette province sont produites les pierres précieuses appelées 'balasci', qui sont très belles et de grande valeur. On les appelle balasci d'après Badascian, la province ou royaume où on les trouve. Elles prennent naissance dans les roches des montagnes [...]. Et sachez encore que le roi de cette province les fait creuser pour lui ; nul autre homme, naturel ou étranger, que le roi, ne pourrait aller à cette montagne y quérir de ces balasci pour lui-même sans être mis à mort aussitôt³².

Nous apprenons ainsi l'origine de ce mot de « *balasci* », sa signification générique, l'usage de ces pierres, l'explication de leur extrême rareté. En revanche, nous ne savons rien de leur couleur. Il est ici évident que Marco Polo ne trouve aucun équivalent français susceptible d'évoquer, à ses yeux, une réalité spécifique. À moins que, faute de les avoir vues lui-même, il ne

³¹ Jean Dubois *et al.*, article « glose », *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, p. 223.

³² Marco Polo, *Le Devisement du monde*, Paris, La Découverte, 1994, t. 1, p. 121.

soit réduit à répéter ce que lui en ont dit ses informateurs. Par la dénomination, l'accent est donc mis, non sur le rapprochement (en fait, ce sont *des sortes* de rubis, la comparaison étant ici exclue), mais sur la différence, le caractère irréductible d'un objet à la généralité connue. Ce principe est surtout intéressant parce qu'il crée de nouveaux concepts, qui deviendront par la suite évocateurs : en l'occurrence, on parlera ensuite de « rubis balais » en français ; mais si on se contente d'introduire des mots étrangers sans donner aucune autre explication, le texte devient opaque.

• La contextualisation

Dans certains cas, le contexte aide grandement à introduire les nouveautés. L'étendue des explications peut aller de la simple périphrase à des commentaires et mises en situation circonstanciées. Ici, une recette de bouillie au Canada, présentée par le frère Gabriel Sagard, recollet, dans la relation de son *Grand voyage du pays des Hurons*.

Pour faire de l'Eschionque, ils font griller dans les cendres de leur foyer, meslées de sable, quantité de bled sec, comme si c'estoient pois, puis ils pilent ce maiz fort menu, & apres avec un petit vent d'escorce ils en tirent la fine fleur, & cela est l'Eschionque : cette farine se mange aussi bien seiche que cuite en un pot, ou bien destrempée en eau, tiede ou froide. Quand on la veut faire cuire on la met dans le bouillon, où l'on aura premierement fait cuire quelque viande ou poisson qui y sera demincé, avec quantité de citrouilles, si on veut, sinon dans le bouillon tout clair, & en telle quantité que la Sagamité en soit suffisamment epaisse, laquelle on remue avec une Espatule, par eux appelée *Estoqua*, de peur qu'elle ne se tienne par morceaux ; & incontinent apres qu'elle a un peu bouilly on la dresse dans les escuelles, avec un peu d'huile ou de graisse fonduë par-dessus, si l'on en a, & cette Sagamité est fort bonne, & rassasie grandement. Pour le gros de cette farine, qu'ils appellent *Acointa*, c'est-à-dire pois (car ils luy donnent le mesme nom qu'à nos pois) ils le font bouillir à part dans l'eau, avec du poisson, s'il y en a, puis le mangent. Ils font de mesme du bled qui n'est point pilé ; mais il est fort dur à cuire.

Pour la Sagamité ordinaire, qu'ils appellent *Ottet*, c'est du Maiz cru, mis en farine, sans en separer ny la fleur ny les pois, qu'ils font bouillir assez clair, avec un peu de viande ou poisson, s'ils en ont, & y meslent aussi par-fois des citrouilles decoupees par morceaux, s'il en est la saison, & assez souvent rien du tout : de peur que la farine ne se tienne au fond du pot, ils la remuent souvent avec l'*Estoqua*, puis le mangent ; c'est le potage, la viande & le mets quotidien, & il n'y a rien plus à attendre pour le repas ; car lors mesme qu'ils ont quelque peu de viande ou poisson à départir entr'eux (ce qui arrive rarement, excepté au temps de la chasse ou de la pesche) il est partagé, & mangé le premier, auparavant le potage ou Sagamité³³.

³³ Gabriel Sagard, *Le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en Amérique vers la Mer douce, és derniers confins de la nouvelle France, dite Canada*, Paris, chez Denys Moreau, 1632, p. 139-140.

Dans ce passage, quelques mots étrangers sont indispensables car ils décrivent une réalité nouvelle : l'« eschionque », farine servant à préparer la « sagamité » qui est l'objet de cette recette. Mais Sagard aurait tout aussi bien pu employer le mot de « bouillie » ou comme à la fin « le potage ou Sagamité ». D'autres mots sont en revanche presque superflus : « *Acointa* c'est-à-dire pois », ou « la sagamité ordinaire qu'ils appellent *Ottet* » ou encore « une spatule, par eux nommée *Estoqua* ». On remarque que la « sagamité » est supposée connue, car Sagard a déjà raconté comment il s'y est progressivement habitué, en vainquant sa répugnance. Elle n'est donc plus présentée car le mot est considéré comme « acquis » par le lecteur, et digne d'être retenu, car très fréquent dans la langue, comme nourriture quotidienne ; de même que le Maiz, car le mot ne porte aucune marque de distanciation, à la différence de *Acointa* ou *Ottet*, ou *Estoqua*, qui sont en italiques (comme un mot étranger par convention), la première fois où ils apparaissent, et dotés d'une majuscule. Ces termes ne sont pas vraiment supposés susceptibles d'entrer en français ; ils sont presque toujours définis ou glosés. Cependant, la Sagamité porte encore la majuscule (à la différence du potage), ce qui souligne malgré tout sa particularité ; le « bled » et le « Maiz » semblent être synonymes au sens de grain (mais le « bled » doit être considéré comme un terme générique puisqu'il ne porte pas de majuscule).

Bref, l'on peut penser qu'un mot étranger entre dans la langue quand, premièrement, le mot n'existe pas dans la langue cible (cas des plantes, ou animaux, ou *realia*, qui n'existent pas dans la langue du voyageur) : alors le plus simple et le plus tentant est de prendre le nom que l'on entend. Cette pratique est typique des voyageurs qui glanent ici ou là ce qui les surprend, avec parfois des bizarreries³⁴.

Le mot étranger entre dans la langue, ensuite, quand la réalité décrite est importée en même temps, comme les fruits rapportés au moment des grandes explorations et de la constitution des jardins du Roi (jardins d'acclimatation). Le même phénomène se produit pour des denrées ou des objets qui voyagent seuls³⁵ – mais un mot comme Sagamité n'a pas été importé, alors que le terme de *polenta* par exemple désignant une préparation

³⁴ Comme *hara-kiri*, que les Français depuis 1870 considèrent comme une des particularités les plus japonaises qui soient, et que les Japonais appellent *sepp poukou*.

³⁵ Par exemple « Coca-cola », formé à partir d'un mot quechua, *coca*, et d'un mot africain, la noix de *kola*, est une créature linguistique qui s'est répandue sur la planète avec le produit qu'elle désigne. De même certains termes de l'informatique, arrivée avec l'anglais, l'anorak emprunté aux Inuit, le paréo aux Polynésiens, les moon-boots aux cosmonautes...

semblable, a été adopté. C'est encore vrai des recettes de cuisine qui gardent leur nom d'origine fût-ce au prix d'aménagements phonétiques : couscous, pizza, paëlla, mais aussi yaourt, rosbif... Rappelons que Montaigne regrettait de ne pas avoir emmené en voyage avec lui son cuisinier : non pour qu'il lui fasse des petits plats français mais qu'il apprenne des recettes de plats italiens pour les lui confectionner à son retour chez lui...

Enfin, le mot est conservé quand il semble plus commode ou plus précis, mais il peut rester en concurrence un moment avec sa traduction. En général cependant s'il y a concurrence l'un des deux mots se spécialise ou change de registre de langage (par exemple crotale et serpent à sonnette).

3. Modalités stylistiques de la lexicalisation : xénismes, pérégrinismes, emprunts, traductions, contre-traductions

Comment ces mots d'emprunt entrent-ils dans la langue et finissent-ils, pour un certain nombre d'entre eux, par se lexicaliser ? Selon les cas, le mot étranger est plus ou moins manifestement intégré à la langue : soit il est conservé tel quel et est tellement en dehors de l'usage qu'on l'emploie avec des guillemets ou on le glose ; soit il est intégré dans la langue sans plus de façon ; soit il est absorbé par l'esprit de la langue jusqu'à ce que l'emprunt soit pratiquement invisible.

Parfois ce sont des expressions qui sont empruntées : on parle alors de calque, pour désigner l'imitation d'expressions étrangères avec des moyens linguistiques propres à la langue cible.

Mais selon L. Deroy,

Comparé au calque et à l'emprunt de sens, qui sont des emprunts partiels, l'emprunt de mot est un emprunt total. Mais au point de vue de l'usage à un moment donné de l'histoire d'une langue, c'est-à-dire de la synchronie, l'emprunt total se présente [...] avec de multiples nuances d'extension. On peut distinguer deux catégories : les pérégrinismes ou xénismes, c'est-à-dire les mots sentis comme étrangers et en quelque sorte cités (les *Fremdwörter* des linguistes allemands) et les emprunts proprement dits ou mots tout à fait naturalisés (les *Lehnwörter*)³⁶.

Et pour J. Dubois :

Il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas [utilisé et intégré dans] un parler A ; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes qualifiés d'emprunts³⁷.

³⁶ Louis Deroy, *L'Emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 223-224.

³⁷ Jean Dubois *et al.*, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, *op. cit.*, p. 177.

Xénismes ou pérégrinismes sont souvent présentés comme synonymes, ce qui n'est pas tout à fait exact : il y a une nuance, quoique les frontières soient évidemment très floues, parfois, entre les figures.

- Le xénisme désigne l'« introduction de mots étrangers dans une langue donnée, sans altération de la graphie, sans les marques de genre et de nombre de la langue-hôte. *Quand le mot, ou l'expression, étranger est d'une part plus court, d'autre part intraduisible, le xénisme est légitime ; il est inutile lorsque l'équivalent français existe* (Julia 1984) »³⁸. Les xénismes seraient de plus « revêches à toute assimilation populaire »³⁹.

- Le pérégrinisme désigne une « variété d'emprunt d'un mot senti comme étranger et en quelque sorte cité. *En réalité, le pérégrinisme appartient surtout aux langues spéciales et il ne devient un emprunt proprement dit que s'il est employé non plus occasionnellement, mais couramment dans la langue commune.* »⁴⁰

- L'emprunt est le « fait pour une langue d'incorporer une unité linguistique, en particulier un mot, d'une autre langue ; *par métonymie*, l'unité de langue incorporée. *Usuels sont les emprunts de vocabulaire, plus rares et souvent contestables ou du moins indirects les emprunts de syntaxe, de flexion, de prononciation* »⁴¹.

Ou, si l'on veut, quant au référent :

La distinction entre *xénisme*, *pérégrinisme* et *emprunt* permet de prendre en compte le mode d'utilisation des mots concernés : le xénisme est un mot étranger, mentionné avec référence au code linguistique d'origine et aux réa-

³⁸ Dictionnaire du CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales), <http://www.cnrtl.fr>. Voir aussi : Jean Dubois *et al.*, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, *op. cit.* ; Steuckardt A., Honoré J.-P., 2006, « L'emprunt et sa glose. Présentation », *Mots*, n° 82, p. 1-8.

³⁹ Louis Deroy, *L'Emprunt linguistique*, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁰ Dictionnaire du CNRTL. Cite Louis Deroy, *L'Emprunt linguistique*, p. 224.

⁴¹ Dictionnaire du CNRTL. « ... les mots les plus servilement latins sont les moins illégitimes parmi les intrus du dictionnaire. Il était naturel que le français empruntât au latin, dont il est le fils, les ressources dont il se jugeait dépourvu et, d'autre part, quelques-uns de ces emprunts sont si anciens qu'il serait fort ridicule de les vouloir réprover. » [...] Il semble utile de distinguer emprunt et héritage. Par exemple [...] le mot *table* est issu du latin *tabula* : on ne peut pas dire qu'il y ait emprunt au latin ; il s'agit d'une évolution normale de la langue, le terme employé est un héritage. Par contre, à des époques diverses, certains mots, surtout des mots savants, ont été empruntés au latin et refaits sur le *modèle morphologique* français [...] : *nullité* = emprunt du latin médiéval *nullitas*. [...] Rem. Certains emprunts, en particulier dans des domaines techniques, ne sont que des transcriptions de la langue d'origine, p. ex. *callitriche*, subst. masc., zool. Synon. vulg. *singe vert* ou *sagonin*. Emprunté au latin classique *callithrix*, *-icis* (Pline dans *TLL s.v.*, 175, 5) lui-même emprunté au grec *καλλιθρίξ*, *-τριχος*, épithète homérique en parlant d'animaux, notamment du cheval "à la belle crinière" ».

lités étrangères. Le pérégrinisme renvoie encore à la réalité étrangère, mais la connaissance de son sens est supposée partagée par l'interlocuteur⁴².

Cette distinction peut être encore précisée : « Le *xénisme* est le premier stade de l'emprunt », c'est

une unité lexicale constituée par un mot d'une langue étrangère et désignant une réalité propre à la culture des locuteurs de cette langue. [...] Au stade de l'utilisation occasionnelle mais dépourvue de marques métalinguistiques, on parlera de *pérégrinisme*. Le stade ultime de l'installation est l'*emprunt* proprement dit : le mot est versé au vocabulaire français, et peut par exemple entrer dans des processus de dérivation et de composition⁴³.

Il y a donc deux critères essentiels : le rapport à la civilisation d'origine et la vitalité propre du mot lorsqu'il est importé dans une autre langue.

Ainsi, si le sémantisme du mot n'est plus en rapport avec la civilisation d'origine, on pourra parler d'emprunt achevé ; si seules des acceptions secondaires s'en sont détachées, il faudra plutôt considérer qu'on a affaire à un pérégrinisme. Par ailleurs, l'existence de formations secondaires, de dérivés lexicalisés ou occasionnels indique généralement une intégration linguistique avancée, sans pour autant qu'on puisse en faire la marque de l'emprunt établi⁴⁴.

Peut-on se fier à l'entrée dans le dictionnaire pour définir le degré d'intégration ? Il s'agit peut-être d'un indice d'apparition, mais pas obligatoirement de lexicalisation réelle – un mot étranger pouvant d'ailleurs entrer dans l'usage et en sortir⁴⁵.

On propose d'adopter ici le terme d'emprunt pour des mots complètement lexicalisés. Si l'on reprend l'exemple de Sagard : le mot « *maiz* » est considéré comme aussi courant que le blé, pratiquement synonyme. On utilisera le terme « pérégrinismes » pour des mots voyageurs, vus comme

⁴² Jean Dubois *et al.*, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, *op. cit.* p. 512.

⁴³ *Ibid.*, p. 512. « Certains critères sémantiques [...] sont des indicateurs d'intégration. »

⁴⁴ Sarah Leroy, « *Glasnost et perestroïka*. Les pérégrinations de deux russismes dans la presse française », *Mots. Les langages du politique*, n° 82, *L'emprunt et sa glose*, novembre 2006, mis en ligne le 01 novembre 2008, <http://mots.revues.org/index17253.html>, § 6.

⁴⁵ « La *lexicographisation*, c'est-à-dire la présence dans les dictionnaires de langue, n'est pas la *lexicalisation*, l'entrée d'un mot dans un dictionnaire, tout comme sa sortie, dépendant de paramètres linguistiques, mais aussi extralinguistiques. On peut cependant, tout en gardant ces restrictions à l'esprit, considérer la lexicographisation comme un critère « objectif » et, bien que non dénué d'arbitraire, relativement fiable, d'« entrée en langue » – donc de lexicalisation – d'un emprunt. » Sarah Leroy, « *Glasnost et perestroïka*. Les pérégrinations de deux russismes dans la presse française », *Mots*, <http://mots.revues.org/index17253.html>, Note 5.

venant d'ailleurs, mais dont l'usage est répandu et le sens supposé généralement connu : chez Sagard, la *Sagamité* a été déjà présentée, et son usage répandu semble l'intégrer plus ou moins au lexique, au moins de ce texte ou des relations de voyage au Canada. On réserve le terme de xénisme pour des mots étrangers dont le sens est opaque ou qui sont sentis comme radicalement exotiques : c'est le cas de « *Acoïnta* » par exemple, qui ne signifie rien pour personne dans la langue de Sagard, en dehors de la définition apportée.

Mais pourquoi les voyageurs utilisent-ils ces mots ?

II. Les modalités et les raisons de la présence des mots exotiques

1. Raison scientifique

Le xénisme serait « *inutile lorsque l'équivalent français existe* ». Certes, mais s'il est utilisé, c'est précisément qu'il n'est pas équivalent en termes de connotation.

Dans l'histoire des découvertes, et plus particulièrement encore dans les récits de missionnaires, il est comme un devoir moral, voire religieux, de faire connaître à tous l'étendue de la création divine : par conséquent, le vocabulaire entrant dans cette revue, il est naturellement noté et diffusé. Le but est directement ou indirectement scientifique, puisqu'il a aidé à l'élaboration de sciences comme la géographie ou l'ethnographie. Si Sagard nous donne tant de détails de mots hurons, s'il compare les différents parlers du Canada, il montre aussi que les nations qui habitent le continent sont nombreuses et diverses. Il donne aussi un aperçu de linguistique appliquée.

Parmy nos Sauvages mesme il n'y a si petit peuple qui ne soit dissemblable de l'autre en leur maniere de parler. Les Hurons ont leur langage particulier, & les Algonmequins, Montagnets & Canadiens en ont un autre tout different, de sorte qu'ils ne s'entendent point, excepté les Skéquaneronons, Honquerons & Anasaquanans, lesquels ont quelque correspondance, & s'entr'entendent en quelque chose : mais pour les Hurons ou Houandates, leur langue est tellement particuliere & differente de toutes les autres, qu'elle ne derive d'aucune. Par exemple, les Hurons appellent un chien *Gagnenon*, les Epiceriny *Arionce*, & les Canadiens ou Montagnets *Atimoy* : tellement qu'on voit une grande difference en ces trois mots, qui ne signifient neantmoins qu'une mesme chose chacun en sa langue⁴⁶.

⁴⁶ Gabriel Sagard, *Dictionnaire de la langue huronne*, p. 4 (in : *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, *op. cit.*, 1632).

2. Raison pratique et idéologique

Ce vocabulaire bien compris (comme le *Dictionnaire de la langue huronne pour la commodité de ceux qui ont à voyager dans le pays & n'ont l'intelligence d'icelle langue*) permet de voyager certes, mais aussi de conforter une installation de type colonial ou missionnaire. Qui veut partir évangéliser doit s'attendre, pour mener à bien son entreprise, à commencer son ministère par un apprentissage de la langue. C'est ce qui explique que nombre d'écrits de religieux aient fait la part si belle au vocabulaire vernaculaire. Les glossaires s'accompagnaient souvent de catéchismes destinés à faciliter et accélérer le travail de conversion.

Staden, qui a bien failli finir boucané (*boucan* et *barbecue* étant probablement des mots d'origine caraïbe), a des raisons plus pratiques de mettre en garde ses successeurs :

Il y a deux saisons où l'on doit principalement craindre les attaques des sauvages : l'une au mois de novembre, parce que c'est alors que mûrissent certains fruits qu'ils nomment « abbati » et qui leur servent à composer une boisson appelée « kaa wy », dans laquelle ils mêlent de la racine de manioc. Ils aiment à faire la guerre à cette époque, parce qu'à leur retour ils trouvent les abbati mûrs et peuvent préparer le breuvage qu'ils boivent en dévorant les prisonniers qu'ils ont faits : ils l'aiment tant qu'ils soupirent toute l'année après le moment où ces fruits seront mûrs. On doit aussi les redouter au mois d'août, car ils pêchent alors une espèce de poisson qui quitte la mer pour remonter dans les rivières. [...] Ils le nomment dans leur langue « brati », les Espagnols « lizas » (muges). Les sauvages choisissent volontiers ces époques pour leurs expéditions guerrières, parce qu'il leur est facile de se procurer des vivres⁴⁷.

Autant évidemment éviter ces inconvénients, si quelques ressources linguistiques le permettent.

3. Effet de réel et légitimation du voyage

Pour un voyageur, le xénisme ou le pérégrinisme servent à légitimer son voyage ; les éléments linguistiques sont le substitut des curiosités que l'on peut rapporter dans ses bagages, expérience qu'avait déjà faite Marco Polo, qui s'était ainsi rendu « intéressant ». En quelque sorte, il estampille ainsi le récit de voyage. L'introduction de mots « pour faire exotique » atteste de la

⁴⁷ Hans Staden, *Véritable Histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le Nouveau Monde nommé Amérique* [...], Marbourg, chez André Kolben, 1557, rééd. *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Métailié, « Points Seuil », 1990, chap. 26, p. 205-206.

réalité d'un voyage par de « petits faits vrais ». À la limite, ces xénismes sont des exhibitions destinées à faire valoir le voyageur lui-même – en soulignant, selon le cas, son originalité (dans l'emploi de mots que tous ignorent et qu'il semble manier avec aisance : comme si lui-même était passé, pour son propre compte, du xénisme à l'emprunt) ou au contraire son inféodation à la mode (les mots étrangers relevant alors de la connivence, du pérégrinisme). C'est ce qui justifie nombre d'articles dans les revues de voyage, truffés de mots qui valent des tampons sur un passeport, parfaitement « inutiles » en effet, voire prétentieux⁴⁸. Et là, on a presque envie de citer Sacha Guitry : « En somme, je m'aperçois que les voyages, ça sert surtout à embêter les autres une fois qu'on est revenu. »

À quoi sert, en effet, de voyager si l'on n'a rien vu, ni rapporté ?

4. L'effet de mode et l'inflation

Un xénisme peut donc passer dans la langue et devenir un pérégrinisme à la mode. Les voyages de Cook et Bougainville en particulier ont introduit dans l'anglais et le français des mots comme « *tabou* ». En revanche, le refrain d'une chanson écrite par Gainsbourg pour Alain Chamfort, en 1979, « *manureva* » (*te mau manu o te reva* : les oiseaux du ciel ; *manureva* : l'avion) est resté un xénisme, tandis que *paréo* et *vahiné* (introduits dans le sillage du *Mariage de Loti*) sont entrés dans le dictionnaire Robert et ont pris l'accent (ce sont donc pratiquement des emprunts) ; *monoi* en revanche est en balance, puisqu'il est doté souvent d'un tréma sur la syllabe finale pour en guider la prononciation ; maintenant connu (quoiqu'il ne soit pas entré dans le Trésor de la Langue Française), il garde néanmoins la connotation « bronzage des îles », un brin plus attrayante que la graisse à traire. Mais un mot « à la mode » peut aussi « passer de mode » et retourner à l'état antérieur d'étrangeté ; il détermine aussi sociologiquement le groupe informel qui s'y retrouve.

5. La couleur locale, le dépaysement

Laisser un blanc sémantique rend plus extraordinaire le récit : cela est vrai aussi bien d'un récit de voyage réel que d'une relation romancée.

Dans *Madame Chrysanthème*, qui a un statut mixte comme les romans de Loti, le narrateur-voyageur fait découvrir le Japon à son lecteur : dès qu'il débarque, grâce à un *sampan* (xénisme dont on découvre facilement le sens, puisqu'il est conduit à la pagaie), il se voit entouré par les gens du pays.

⁴⁸ On ne résistera pas, sur ce thème, à l'humour de *De l'art d'ennuyer en racontant ses voyages*, de Matthias Debureaux, Éd. Cavatines, 2005.

On m'avait prévenu : ce sont simplement des *djins* qui se disputent l'honneur de ma préférence ; cependant je suis saisi de cette attaque brusque, de cet accueil du Japon pour une première visite. (Des *djins* ou des *djin-richisans*, cela veut dire des hommes-coureurs traînant de petits chars et voiturant des particuliers pour de l'argent ; se louant à l'heure ou à la course, comme chez nous les fiacres.)⁴⁹

C'est le même roman qui a introduit en français le mot *geisha* en 1887. D'abord xénisme absolu, orthographié différemment (le héros lui-même ne comprenant pas ce qu'on lui propose), il justifie une note de bas de page indiquant de quoi il peut bien s'agir : « **Guéchas, chantuses et danseuses de profession formées au Conservatoire de Yeddo.* ») Le mot *geisha* est aujourd'hui ressenti comme un pérégrinisme. Cette entrée dans le lexique peut faire subir au xénisme des modifications phonétiques et graphiques, mais il reste lié à un contexte japonais.

6. Le plaisir de la sonorité

Dans certains cas en effet l'étrangeté graphémique et phonémique de l'entrée est tellement forte, la fermeture du signifiant tellement verrouillée au profane, y compris dans une perspective sociolectale, qu'elle n'a aucun pouvoir d'évocation sémantique à nos yeux et oreilles récalcitrants, si ce n'est une euphonie plaisante au néophyte⁵⁰.

On se souvient de Cendrars et de la « prose du Transsibérien » ; de la magie des noms exotiques, qui sont en eux-mêmes, déjà, le voyage et en tiennent lieu auprès de ceux qui ne peuvent bouger. Les toponymes étrangers relèvent du même effet :

Entends les sonnailles de ce troupeau galeux Tomsk
Tchéliabinsk Kainsk Obi Taïchet Verkné Oudinsk Kourgane Samara Pensa-
Touloune
La mort en Mandchourie

La fascination peut aussi reposer sur la contemplation du calligramme formé par le nom propre. Gautier savoure, sur la carte, le nom de Nijni-Novgorod dans le *Voyage en Russie* :

Aucune mélodie ne résonnait plus délicieusement à notre ouïe que ce nom vague et lointain. Nous le répétions comme une litanie sans en avoir presque la conscience ; nous le regardions sur les cartes avec un sentiment de plaisir

⁴⁹ Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Paris, Calmann-Lévy, 1887, chap. III.

⁵⁰ <http://itiri.unistra.fr/travaux/Peregrinismes.pdf>.

inexplicable ; sa configuration nous plaisait comme une arabesque d'un dessin curieux. Le rapprochement de l'*i* et du *j*, l'allitération produite par l'*i* final, les trois points qui piquent le mot comme ces notes sur lesquelles il faut appuyer, nous charmaient d'une façon puérile et cabalistique. Le *v* et le *g* du second mot possédaient aussi leur attraction, mais l'*od* avait quelque chose d'impérieux, de décisif et de concluant, à quoi il nous était impossible de rien objecter⁵¹.

7. La fantaisie

Il peut être tentant de pousser plus loin l'avantage. Léry a fustigé son rival Thevet, pourtant cosmographe du roi appointé, pour avoir ajouté des toponymes de son invention sur la carte officielle du Brésil et tenté de faire accroire à tous des fariboles « pour remplir et augmenter ses livres des contes de la Cigongne »⁵².

Pensons aussi, pour les néologismes complets, à l'*Histoire véritable* de Lucien (II^e siècle après J.-C.) : une fois parti en voyage, le héros rencontre des populations en tout genre – aux noms forgés à plaisir par l'auteur, et ainsi traduites en français : « Tritonboucs », « Langoustopattes », « Crabéens et Solipattes, peuplades belliqueuses et très rapides à la course »⁵³, et tant d'autres. Michaux dans *Voyage en Grande Carabagne* invente aussi les noms des peuples et des bêtes qu'il dit observer.

Ainsi le mot, voire le texte, peuvent être introduits à titre d'ornement ou au contraire en vue de précision ethnographique, donc dans un souci de vérité ; ou encore pour de multiples causes, simple plaisir de la variété ou manipulation idéologique : que n'a-t-on pas reproché au livre de Marco Polo, sur tous ces plans ? Il suppose, quoi qu'il en soit, que le locuteur soit attentif à la matérialité de la langue qu'il côtoie, et qu'il désire réellement l'introduire dans son texte. Il est en principe, dans une sorte de contrat moral avec le lecteur, le résultat d'une enquête préalable auprès des locuteurs. Le voyageur qui l'introduit acquiert par le mot un statut d'intermédiaire entre deux cultures – il fait le lien entre la société de « par deçà », comme dit Léry, dont il provient, et à qui il s'adresse, et ceux de « par delà » avec qui il a pris langue.

⁵¹ Théophile Gautier, *Voyage en Russie*, Charpentier, 1867, t. 2, p. 209.

⁵² Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, éd. citée, p. 77.

⁵³ Lucien, *Histoire véritable*, trad. P. Grimal, Gallimard, « Folio », 1973, p. 129-130.

III. À une plus vaste échelle

1. Glossaires et manuels de conversation

Beaucoup de récits de voyage comportent des glossaires, ou au moins la marque d'un échange de mots. Les traités de langues, grammaires complètes sont présents dans les voyages missionnaires, assortis de véritables catéchismes et de petits manuels de « survie », de l'algonquin, du marquisien ou du caraïbe. On en trouve déjà chez Léry, mais aussi chez Sagard, Breton, Cook, Marchand, pour des raisons diverses. D'autres déclarent forfait : Thevet juge sévèrement la langue des Tupinambas, et évoque leur « parler austère, réitérant leur parole plusieurs fois »⁵⁴. Et il ajoute : « leur langage est bref et obscur, toutefois plus aisé à comprendre que celui des Turcs ni des autres nations du Levant comme je puis dire par expérience. Ils prennent grand plaisir à parler indistinctement ». Pour Du Puis, la langue des Caraïbes est « disetteuse »⁵⁵. Cette croyance a bien sûr partie liée avec l'idée de stupidité que l'on se fait des Indiens : « Leur intelligence était bornée, ne dépassant pas les objets qu'ils avaient sous les yeux, ou les regardant seulement sans établir de relations des uns aux autres, sans étudier leurs qualités bonnes ou utiles ; aussi n'avaient-ils point d'idées générales, abstraites ou réfléchies. »⁵⁶ Voilà ce qu'écrivit Abbad sur Porto-Rico, sans se rendre compte que ce sont les étrangers qui suscitent la création de glossaires uniquement matériels tout simplement parce que c'est plus simple, le référent, pieds, mains, tête, eau, nourriture, pouvant se désigner du doigt.

L'apprentissage est d'ailleurs réciproque. Dans le voyage de Bougainville, un mot est curieux : il raconte être allé se promener sur Tahiti ; les insulaires « musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée »⁵⁷. Évidemment, écrit ainsi, le mot semble un rappel des études classiques de Bougainville, émerveillé devant les libertés amoureuses de l'île (pour un lecteur un peu cultivé, ce mot est un phénomène de xénisme venu du grec ancien). Or le terme de « *himene* » existe encore en tahitien pour désigner un chant (surtout choral). La version communément admise est que le mot viendrait de « *hymn* » anglais, après la venue des missionnaires et de leurs cantiques. Mais

⁵⁴ André Thevet, *Singularités de la France antarctique*, *op. cit.*, chap. XXIX, p. 128.

⁵⁵ Présenté par Régis Antoine, *Les Écrivains français et les Antilles des premiers pères blancs aux Surréalistes noirs*, Maisonneuve et Larose, 1978, p. 52.

⁵⁶ Inigo Abbad y Lasiera, *Porto-Rico, 1493-1778, Histoire géographique, civile et naturelle de l'île*, Madrid, Valladares de Sotomayor [1788], éd. A.-A. Genel, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 26.

⁵⁷ Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la Flûte l'Étoile*, Gallimard, « Folio », 1982, éd. de Jacques Proust, p. 236.

d'une façon ou d'une autre, le mot est exotique en tahitien si on le rattache à ces étymologies. Pire, voit-on dans les journaux de voyage, les Français se réjouissent de voir les Marquisiens associer les Anglais au mot « maté » (tuer), tandis que les Anglais se frottent les mains en constatant que les Tahitiens ont du mal à prononcer le mot « France »...

Enfin, un certain Psalmanazar (1679-1763) connut son heure de gloire avec un étrange canular. Ce personnage d'origine française publia à Londres en 1704 la *Description Historique et Géographique de Formose*, en se vantant d'être le premier Formosan à visiter l'Europe. Dans cette relation, très classiquement et en adoptant le modèle des textes du temps, il présentait la géographie et la politique, les coutumes, mais aussi l'alphabet, la grammaire, la langue de Formose : c'est là l'un des premiers exemples de langue construite – relevant de sa seule imagination. Cependant, il fut assez adroit pour être cru : au point que les candidats aux missions à Formose apprenait son formosan avant de partir – tandis que les Jésuites qui revenaient avec leur expérience n'avaient pas assez de crédit en Grande-Bretagne pour qu'on les crût ! Des livres de langues allemands du XVIII^e siècle l'inclurent dans leurs présentations. Quoique Psalmanazar ait avoué son imposture, elle resta malgré tout en faveur un certain temps.

2. Le calque

Un certain nombre de voyageurs rendent compte de langues étrangères en acclimatant les tournures de phrases et de raisonnement. Léry rapporte par exemple des discours des Brésiliens afin de faire comprendre leurs conceptions :

Et mesme estimans entr'eux que les œufs qu'ils nomment *Arignan-rophia*, soyent poison : quand ils nous envoyoient humer, ils en estoient non seulement bien esbahis, mais aussi, disoyent-ils, ne pouvans avoir la patience de les laisser couvrir, C'est trop grande gourmandise à vous, qu'en mangeant un œuf, il faille que vous mangiez une poule⁵⁸.

Ce qui importe ici, plus que la traduction exacte du mot « œuf », c'est la philosophie des Indiens : un homme mangera plusieurs œufs à un seul repas, alors que la poule suffirait à nourrir plusieurs hommes. La tournure particulière de la langue est significative, ce que remarque aussi Montaigne face aux trois Brésiliens : « ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres » : la formulation montre,

⁵⁸ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, éd. citée, p. 277.

en soi, qu'ils ne pourraient tolérer que des « hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités » laissent « leurs moitiés [...] mendiants à leur portes, décharnés de faim et de pauvreté »⁵⁹.

Plus encore, certains romans utilisent cette forme de transposition syntaxique : que l'on pense aux dialogues de Lahontan par exemple, qui tentent de donner un air indien aux phrases du « sauvage de bon sens et qui a voyagé », selon un calque presque ostentatoire, de même que Diderot, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, insiste sur l'invraisemblance du discours mis en scène : « Ce discours me paraît véhément, mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage il me semble retrouver des idées et des tournures européennes. »⁶⁰

3. La traduction

La traduction est une variante à plus grande échelle de la présentation de textes entiers : c'est justement ce à quoi avait pensé Psalmanazar en donnant le Notre-Père en formosan.

Pour exemple de ses traductions, un Notre Père datant de 1703 :

*Amy Pornio dan chin Ornio vicy, Gnayjorbe sai Lory, Eyyfodere sai Bagalin, jorbe sai domion apo chin Ornio, kay chin Badi eyen, Amy khatsada nadakchion toyé ant nadayi, kay Radonaye ant amy Sochin, apo ant radonern amy Sochiakhin, bagne ant kau chin malaboski, ali abinaye ant tuen Broskacy, kens sai vie Bagalin, kay Fary, kay Barhaniaan chinania sendabey. Amien*⁶¹.

Dans le texte original, le formosan est traduit vers par vers en présentation juxtalinéaire, avec la version anglaise.

De même Loti s'y livre dans *Le Mariage de Loti*, en intégrant des lettres dues, dans la fiction, à Rarahu, et entièrement rédigées en tahitien avec la traduction française en regard – lettres qui ont très probablement eu des modèles réels puisque le tahitien semble y être très correct.

Montaigne a aussi utilisé cette formule de la traduction (mais sans l'original brésilien) par exemple dans les *Essais* (« Des Cannibales »), en présentant la traduction d'une chanson amoureuse :

« Couleuvre, arrête-toi ; arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents. »

⁵⁹ Montaigne, *Essais*, I, 31, éd. Pierre Michel, Paris, LGF, Le Livre de Poche, 1972, t. 1, p. 318.

⁶⁰ Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* [1772], éd. citée, chap. II, p. 47.

⁶¹ <http://www.romanization.com/books/psalmanazaar/index.html>.

Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique. Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques⁶².

4. La contre-translation (ou le refus de traduire)

La langue d'usage dans la relation est donc nécessairement influencée par les langues que le voyageur maîtrise. Nicandre de Corcyre, voyageant en Europe vers 1545, et prétendant écrire en grec *ancien*, décrit la France ainsi :

La France est appelée aussi Gaule et Celtique ; les uns la divisent en trois parties, les autres en quatre...⁶³

On aura reconnu des souvenirs de la *Guerre des Gaules*... Et d'observer à propos de la langue française :

Ils utilisent une langue qui diffère de l'italien, mais pas au point de nous faire croire qu'il s'agisse d'une langue totalement différente : on pourrait supposer qu'il s'agit d'un italien corrompu⁶⁴.

Quant à Montaigne, il adopte une autre manière dans son voyage en Italie, nous proposant le cas d'un récit de voyage écrit dans la langue du pays visité. Effectuant un grand tour en Allemagne et en Italie, Montaigne, familier de latin, de grec, de gascon, écrit en français, sauf dans une certaine portion de son récit (lorsqu'il est en Italie), qu'il décide de rédiger en italien. Dans ces quelque quatre-vingts pages, Montaigne raconte le séjour effectué pour raisons de santé à Bagni di Lucca au printemps 1581, une excursion à Florence et Pise et son retour à Bagni et enfin le voyage à Rome et son retour en France pendant l'automne-hiver suivants, à travers Toscane, Ligurie, Lombardie et Piémont. À Bagni di Lucca l'auteur note, avec un soin et une précision remarquables, la quantité d'eau bue chaque jour, la durée du bain quotidien, le régime suivi, et les effets réels ou présumés que ce régime produit sur son organisme : durée et qualité du sommeil, quantité et qualité de l'urine (claire, trouble, rougie de sang, etc.), évacuation de calculs rénaux (« grains de sable » ou pierres dont la forme, la couleur et la dimension sont soigneusement répertoriés, *buttai la mattina buona quantità d'arenella, e la più parte in forma di miglio, soda, rossa di sopra, di dentro bigia*), constipation, migraine, mal aux dents.... Au cours de son voyage vers Rome, le voyageur

⁶² Montaigne, *Essais*, I, 31, éd. cit, t. 1, p. 318.

⁶³ Nicandre de Corcyre, *Le Voyage d'occident* [1545], Toulouse, Anacharsis, 2002, p. 186.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 193.

visite d'autres villes thermales situées dans le Latium en comparant la qualité de leurs eaux et leurs effets curatifs.

ASSAGGLIAMO di parlar un poco **questa altra** lingua, massime essendo in queste contrade dove mi pare sentire il più perfetto favellare della Toscana, particolarmente tra li *paesani* ché non l'hanno mescolato & alterato con li vicini. Il **Sabbato** la mattina **a bona ora** andai a tor l'acqua di Bernabò. Questa è una fontana fra le altre di questo monte : & è maraviglia come ne ha tante e calde, e fredde. Non è troppo alto. Ha forse tre miglia di circuito. *Non si beve che della nostra fontana* principale, e di **questa altra** che **s'usa** pochi anni fa. Un Bernabò leproso avendo assaggiato & acque, e bagni di tutte le altre fontane, **si risolse a questa abbandonato** : dove guarì. Di là è venuta in credito. Non **ci è case intorno**, e solamente una piccola coperta, e sedie di pietra intorno al canale : il quale essendo di ferro, e messo là poco fa, **è la più parte mangiato di sotto**. Si dice, ch'è la forza dell'acqua che lo consuma ; & è molto **verisimile**. Questa acqua è un poco **più caldetta** che l'altra, e, per l'opinione pubblica, più grave, e violenta. Ha un **poco più d'odore** di sulfine, ma tuttavia poco : e dove cade, **imbianca il loco di colore** di cenere come le nostre, ma poco. Discosta **del mio alloggiamento** un miglio **poco manco, girando il piede della montagna, suo sito è più basso assai che tutte le altre calde**. E circa una lancia, o due, del fiume, ne tolsi cinque libre con qualche disagio perchè non stava troppo bene della persona questa mattina. Il giorno innanzi avea fatto un grande esercizio di tre miglia **circa di poi pranzo al caldo, e di poi cenare**. Sentii **l'effetto di questa acqua di qual cosa più gagliardo ; cominciai a smaltirla fra una mezz'ora**. Presi una gran svolta come di due miglia per tornare a casa. Non so se questo esercizio **straordinario mi portasse** giovamento, perchè gli altri giorni tornava subito alla mia stanza acciocché l'aria mattutina non mi freddasse : e le case non sono trenta passi discoste **del fonte**. La prima acqua che buttai fuori, fu naturale con arenella assai : le altre albe, e crude. **Flati** infiniti. Circa la terza libra ch'io smaltii, cominciai di ripigliare non so che di rosso. Più della metà avea messa giù innanzi il desinare. *Voltante questa montagna* di tutti versi trovai molte polle di fontane calde. Et oltre a questo dicono ancora li contadini, ch'in certi lochi l'inverno si vede, ch'ella fuma : argomento che ce n'è ancora d'altre. Mi paiono a me quasi calde a un modo, senza odore, senza sapore, senza fumo al paragone delle nostre. Viddi un altro loco a Corsenna **più basso assai che li bagni**, dove sono gran numero d'altre doccie più comode che le altre. Dicono essi, che sono più fontane che fanno questi canali ; che sono otto, o dieci ; & hanno in capo **un scritto di** diversi nomi a ogni canale, la Saporita, la Dolce, la Innamorata, la Corona, la Disperata &c., accennando gli effetti loro. A la verità sono certi canali più caldi l'un che l'altro.

Le montagne d'intorno sono quasi tutte fertili di grano, & uva. E dove cinquanta anni per l'addietro erano piene di boschi, e di castagne, poche montagne pelate si vedono con la neve al capo, ma discoste assai. Il popolo mangia pane di legna : così dicono in proverbio pane di castagne, ch'è loro principale **ricolta** : & è fatto come quel che si domanda in Francia *pein d'espisse*. Di **bode** e biscie, non ne vidi mai tante. E per paura delle **biscie** li

ragazzi non hanno l'ardire più volte di ricogliere le fragole : che ce ne fa grandissima **abondanzia** nella montagna, e fra le siepi. Alcuni a ogni bicchiere d'acqua pigliano tre, o quattro grani di coriandro confetto per far sventare. La domenica di Pasqua 14 di maggio presi dell'acqua di Bernabò cinque libre e più, perchè il vetro mio capiva più d'una libra. Le quattro principali Feste dell'anno le chiamano Pasqua.

Buttai assai d'arenella la prima volta : & avanti che fusseno due ore, avea smaltito più di dui terzi dell'acqua secondo che l'aveva presa con voglia d'orinare & appetito usato alli altri bagni. Mi tenne il corpo lubrico : e mi scaricai di quella banda **assaissimo**. La libra d'Italia non è che di 12 oncie. Si vive qui a bonissimo mercato. La libra di carne di vitella bonissima, e tenerissima, circa tre soldi Franzesi. **Ci fa assai trutte**, ma piccole. Ci sono buoni artigiani a far parasoli : e se ne porta di quì per tutto. Il paese è montuoso : e **si trova** poche strade pari. Tuttavia ce ne sono d'assai piacevoli : e fino **alli viali** della montagna *sono la più parte lastricati*. Feci dopo pranzo un ballo di contadine, e ci ballai ancor'io per non parer troppo ristretto. In certi lochi d'Italia, come in tutta la Toscana, & Urbino, fanno le donne gl'inchini alla Francese **delli ginocchi**. **Darente del** canale di questa fontana della villa c'è un marmo quadro che ci è stato messo *sono giusto 100 anni queste* cal. di Maggio, dove sono scritte le virtù di questo fonte. **La lascio perché si trova questa scritta in assai libri stampati dove si parla de' bagni di Lucca.** A tutti li bagni si ritrovano assai **orioli** per il servizio comune. **Ne aveva** sempre due su la mia tavola, che mi furono prestati. Questa sera non mangiai altro che tre fette di pane arrostito con **buturo** e **succara** senza bere. Lunedì giudicando, che questa acqua avesse abbastanza **aperto** la strada, ritornai a ripigliare quella della fontana ordinaria, e ne presi cinque libre. Non mi mosse a sudore come avea usato fare. La prima volta ch'io smaltiva l'acqua, buttava delle arenella che parevano in fatti pietre spezzate. Questa acqua mi parse, a comparazione di quella di Bernabò, come fredda ; conciosiacosachè quella di Bernabò abbia una **caldezza** molto moderata, e non arrivi di gran lunga a quelle di Plomieres né all'ordinaria di Banieres. Fece buon effetto **d'ambidue le bande** : è così fu la mia ventura di non credere questi Medici ch'ordinavano d'abbandonare il bere subito ch'il primo giorno non succedeva. Il Martedì 16 di Maggio, come è l'usanza di queste bande (e mi piace) intermessi il bere : e stetti al bagno un'ora e più, sotto la polla, perchè mi pare l'acqua fredda in altri lochi. Ebbi paura (sentendo durar tuttavia questi venti nel ventricolo, & intestino, senza dolore, e pochi al stomaco) che l'acqua ne desse particolare causa : per questo l'intermissi. Mi piacque molto il bagno sì che mi ci fussi volentieri addormentato. **Non mi mosse il sudore, sì bene il corpo**. M'asciugai bene, e stetti un pezzo nel letto. Si fanno le rassegne de i soldati d'ogni Vicariato ogni mese. Il Colonnello, nostro uomo, dal quale riceveva un mondo di cortesie, fece la sua. Erano 200 soldati **piquieri & harquebusieri**. Li fece combattere. Sono troppo **pratici** per **paesani**. Ma questo è il suo principale carico di tenerli in ordine, & insegnare la disciplina militare. Il popolo fra se è tutto diviso in la parte Francese, e Spagnola : e tuttavia si fanno questioni d'importanza in questa briga. Di questo fanno **publica** dimostrazione. Le donne e gli uomini di nostra parte portano li mazzi di fiori *sur* l'orecchia dritta, la berretta, fiocchi di capelli, & ogni tal cosa : gli

Spagnuoli dall'altra banda. Questi contadini, & le lor donne, sono vestiti da gentiluomini. Non si vede contadina che non porti le scarpe bianche, le calzette di filo belle, il grembiale d'ermesino di qualche colore : e ballano, fanno capriole e molinetti molto bene. Quando si dice il Principe in questa Signoria s'intende il Consiglio de' 120.

Il Colonnello non può pigliar moglie senza licenza del Principe, e l'ha con grande **difficoltà perchè** non vogliono, che faccia amici, e parentadi nella patria : e non può ancora comprar nissuna possessione. **Nissun** soldato parte **della** patria senza licenza : e ce ne sono molti mendicanti per povertà, in quelle montagne ; e del guadagno comprano le arme loro. **Mercordì** fui al bagno, e *ci stetti più* d'un'ora, sudai là un poco, mi bagnai la testa. Si vede là, che l'uso **Todesco** è comodo l'invernata a scaldar panni, & ogni cosa, a queste loro stufe, perchè il bagnaiuolo nostro tenendo un poco di carbone sotto un focone, & *alzandogli la bocca con un mattone acciocché riceva l'aria per nutrire il fuoco*, scalda benissimo, e subito, li panni, anzi più comodamente ch'il fuoco nostro. Il focone è un bacino nostro. Qui si domandano bambe le zitelle, e giovani da marito : e putti li ragazzi fin alla barba.

Il Gobbia fui un poco più sollecito, e presi il bagno più per tempo, sudai un poco al bagno, bagnai la testa sotto la polla. Sentiva le forze un poco indebolite del bagno, un poco di gravezza ai reni, buttando tuttavia le **arenelle** come del bere, e delle **flegma** assai. Anzi mi pareva, che **faccessino** il medesimo effetto che bevute. Continuai Venerdì. Ogni giorno si vendeva infinite some di questo fonte, e dell'altro di Corsenna, per diverse parti d'Italia. Mi pareva, che questi bagni mi **rischiarassino** il viso. Era travagliato sempre da questi flati circa il **pettignone** senza dolore, e per quello buttava nell'orine molta schiuma, e **bulle** che non si sfacevano di molto tempo. Qualche volta ancora de i peli negri, pochi. Mi sono accorto altre volte, ne che buttava assai. Per ordinario faceva l'orine torbide e cariche di roba. Sopra il suolo suo aveva l'orina del strutto. Questa nazione non ha il nostro costume di mangiar tanta carne. Non si vende altro che carne ordinaria. Non ne fanno appena il prezzo. Un **levoratto** bellissimo in questa stagione mi fu venduto alla prima parola, come di dire, sei soldi nostri. Non se ne caccia, non se ne porta, perchè **nissun** li compra.

Il **Sabbato** perchè faceva un tempo torbido, e vento tal che si sentiva il difetto di pannate, e vetri, *mi stetti cheto senza bagnare*, e senza bere. In questo vedeva un grand'effetto di queste acque, ch'il Fratello mio che mai non s'era accorto di far arenella né da se, né nelli altri bagni dove aveva bevuto con esso me, *ne buttava qui tuttavia infinite*. La Domenica mattina mi bagnai, non la testa : e feci dipoi pranzo un ballo a premi **publici**, come si **usa di fare** a questi bagni : e volsi dare il principio di questo anno. Prima, cinque, o sei giorni innanzi, feci **publicare** per tutti i lochi vicini la festa. Il giorno innanzi mandai particolarmente a invitare tutti li Gentiluomini, e Signore, che si trovavano all'uno e l'altro bagno. **Gli faceva invitar io al ballo**, e poi alla cena. Mandai a Lucca per li premi. L'uso è, che se ne danno più, per non parer scegliere una sola donna fra tutte, per schifare e gelosia ; e sospetto. **Ce n'è sempre otto**, o dieci per le donne : per gli uomini due, o tre. Fui richiesto da molte di non **scordare chi se stessa**, chi la nipote, chi la figliuola. Gli giorni innanzi Messer Giovanni

da Vincenzo Saminati, secondo che gliene avea scritto, molto mio amico, mi fece portar **di** Lucca una cintura di corame, & una berretta di panno nero per gli uomini. Per le donne **dui** grembiali di tafetas, l'uno verde, l'altro **pavonazzo** (perché bisogna avvertire, che ci sia sempre qualche premio più onorevole per favorir una o due che volete) due grembiali di buratto, 4 carte di spille, 4 paia di scarpette (ma di queste ne diedi uno a una bella giovane **fuora** del ballo) un paio di pianelle (il quale giunsi a un paio di scarpette, e ne feci di questi **dui** uno solo premio), 3 reti di cristallo, e 3 intrecciature, che facevano tre premi; 4 vezze. Furono premi 19 per le donne. Venne tutto a sei scudi poco più. Ebbi cinque fiffari. Gli dava a mangiare tutto il giorno, & un scudo a tutti: che fu la mia ventura, perché non lo fanno a questo prezzo. Questi premi s'appiccano a un certo cerchio molto adornato d'ogni banda, e si mettono alla vista del mondo⁶⁵.

Il y a aussi dans le texte des remarques d'une teneur différente. Elles concernent le paysage (« *Attraversassimo fra le altre una bellissima Terra nominata Empoli. Il suono di questa voce ha non so che d'antico. Il suono piacevolissimo* »), les us et coutumes locaux (« *Questa nazione non ha il nostro costume di mangiar tanta carne. Non si vende altro che carne ordinaria. Non ne fanno appena il prezzo. Un levoratto bellissimo in questa stagione mi fu venduto alla prima parola, come di dire, sei soldi nostri. Non se ne caccia, non se ne porta, perché nissun li compra.* »); elles décrivent aussi les cultures, les villes (« *La piazza di Siena è la più bella che si vedda in nissuna altra Città* »), la culture italienne (« *Le nazioni libere non hanno la distinzione delli gradi delle persone come le altre: e fino alli infimi hanno non so che di signorile à' lor modi. Domandando l'elemosina mescolanci sempre qualche parola d'autorità: Datemi l'elemosina: volete? Datemi l'elemosina, sapete. Come dice quest'altro in Roma: Fate bene per voi.* »). Montaigne semble réserver une attention particulière au monde paysan: « *Divizia..... è una povera contadina vicina duo miglia de i bagni, che non ha, né il marito, altro modo di vivere che del travaglio di lor proprie mani, brutta, dell'età di 37 anni. La gola gonfiata. Non sa né scrivere, né leggere. Ma nella sua tenera età avendo in casa del patre un zio che leggeva tuttavia in sua presenza l'Ariosto, & altri poeti, si trovò il suo animo tanto nato alla poesia, che non solamente fa versi d'una prontezza la più mirabile che si possa, ma ancora ci mescola le favole antiche, nomi delli Dei, paesi, scienze, uomini clari, come se fusse allevata alli studi. Mi diede molti versi in favor mio.* » ou « *Considerai tre cose: di veder la gente di queste bande lavorare chi a batter grano, o acconciarlo, chi a cucire, a filare, la festa di Domenica. La seconda di veder questi contadini il liuto in mano, e fin alle pastorelle*

⁶⁵ Montaigne, *Journal de voyage*, éd. Fausta Garavini, Paris, Gallimard, « Folio », 1983, p. 460-463. Nous mettons en italiques : gallicismes/faux sens, constructions françaises reportées ; en gras : orthographe, grammaire, temps incorrect ou impropre, syntaxe, fautes grossières d'accords ; souligné : choc de registres (élégances, niveau de langue soutenu ou littéraire, tournures soutenues) ; souligné en gras et italiques : expression courantes, populaires, idiomatiques, langage parlé.

l'Ariosto in bocca. Questo si vede per tutta Italia. La terza di veder come lasciano sul campo dieci, e quindici e più giorni il grano segato, senza paura del vicino. »

La langue utilisée par Montaigne est bien loin d'être de l'italien littéraire. Il s'agit plutôt d'une langue proche de l'italien parlé, vivante et colorée, adaptée aux arguments prosaïques et à la vie quotidienne que le texte décrit. Des tournures familières et idiomatiques bien rendues montrent une bonne connaissance de l'italien populaire et parlé ; c'est là qu'il semble le plus à l'aise. Dans la première phrase apparaissent déjà de nombreux gallicismes. « *Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua....* ». « *Assaggiamo* » traduit le français « essayer » mais le terme n'est pas approprié dans ce contexte ; le verbe attendu aurait été plutôt « *Proviamo* », ou « *Cerchiamo* ». Les gallicismes qui émaillent le texte sont nombreux : « *extraordinario* » (*straordinario*), « *migrena* » (*emicrania, mal di testa*), « *toaille e serviette* » (*tovaglie e tovaglioli*), « *autrucilo* » (*struzzo*), « *Chartrosa* » (*Certosa*), « *ramassassero* » (*prendessero*), « *tutta sorte* ». Les termes d'emploi bas et populaire sont encore plus fréquents : « *pettignone* » (*pube*), « *cazzo* », « *culo* », « *rognosi* », « *pisciai* », « *puttane* », « *orine* », etc. Bref, l'ensemble est hétéroclite.

La syntaxe, elle aussi, est très variée. On passe de périodes très brèves (« *Non è troppo alto. Ha forse tre miglia di circuito.* ») à des périodes plus amples et plus complexes dans lesquelles sont exprimés, avec une certaine confusion, des arguments « méditatifs » et « philosophiques ». Dans la période qui sert d'*incipit*, par exemple, « *..... massime essendo in queste contrade dove mi pare sentire il più perfetto favellare della Toscana...* », la syntaxe est enrichie par l'emploi du gérondif (*essendo*), probablement par calque de l'ablatif absolu latin, et par le terme littéraire rare « *favellare* » à la place de « *parlare* », plus commun, déjà utilisé, d'autre part, dans la même période. Le registre n'est donc pas soutenu sauf pour quelques rares passages isolés qui semblent plaqués et avoir été corrigés par un tiers ou peut-être recopiés de sources italiennes (concordance des temps parfaites, tournures élégantes), voire latines, contrairement à d'autres endroits truffés de solécismes.

L'orthographe est très souvent fantaisiste, avec des graphies différentes d'un même terme (par exemple « *con ciò sia cosa che* » ou bien « *conciosiacosaché* ») – ce qu'il pratique également en français. Ce texte a manifestement été écrit pour un usage exclusivement personnel et non pour être éventuellement publié. C'est une sorte de défi personnel, un plaisir personnel à manier pour soi la langue que l'on pratique avec les autres – ce qui confirme aussi qu'il « pérégrine très saoul de nos façons »⁶⁶, fuyant plutôt ses compatriotes et ne souhaitant comme but du voyage que « froter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». Et même, ajoute-t-il, « je voudrais qu'on commençât

⁶⁶ Montaigne, *Essais*, III, 9, éd. citée, t. 3, p. 252.

à se promener dès sa tendre enfance, et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est le plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne peut se plier »⁶⁷. Avec ce principe, il aimait sûrement à se lancer à bavarder autrement qu'en français, maîtrisant suffisamment sans doute l'italien oral pour une conversation suivie ; la perfection de son style écrit lui importe probablement assez peu. Il use dans son journal d'une écriture majoritairement intuitive, non corrigée ou vérifiée, « à sauts et à gambades »⁶⁸, avec peu de coordinations, avec parfois des phrases non construites ou elliptiques. Globalement l'italien de Montaigne n'est pas académique : le modèle de langue italienne dont on peut le rapprocher est celui de Machiavel, par ailleurs cité dans le texte. Ils sont tous les deux éloignés de l'italien littéraire, ils ont la même familiarité avec la culture populaire et mettent au second plan aussi bien le souci stylistique que les préoccupations esthétiques⁶⁹.

En tout cas, l'italien de Montaigne résulte clairement d'un choix de non-traduction, puisque les deux langues sont mélangées dans le même volume. On ne peut pas le dire bilingue (il mélange français, italien, latin, gascon peut-être...), mais il se modèle sur la langue qu'il entend. Et lorsqu'il revient en territoire francophone, il conclut :

Ici on parle français ; ainsi je quitte ce langage étranger, duquel je me sers bien facilement, mais bien mal assurément, n'ayant eu loisir, pour être toujours en compagnie de Français, de faire nul apprentissage qui vaille⁷⁰.

Les jeux littéraires autour des mots étranges

Au-delà des nécessités dues à la forme des relations, le sens et le goût de l'altérité justifient d'abord cette circulation des mots exotiques – même si, par la suite, le référent et le mot peuvent être adoptés et perdre de leur différence manifeste. L'usage de ces figures d'emprunt est lié, même dans l'écriture de fiction ou la poésie, au voyage et au dépaysement, et il semble que ce soit bien l'effet recherché, quelle que soit l'époque. Le xénisme suffirait en soi à évoquer l'altérité sans autre dessein que la poésie du nom propre ou l'attrait du « bibelot d'inanité sonore » que peut constituer le mot étranger ; le lecteur restera sur une interrogation à propos de cet aséman-

⁶⁷ Montaigne, *Essais*, I, 26, éd. citée, t. 1, p. 223.

⁶⁸ Montaigne, *Essais*, III, 9, éd. citée, t. 3, p. 263.

⁶⁹ Nous remercions chaleureusement Véronique Mérieux et Valerio Vittorini pour leur lecture et leur analyse de l'italien de Montaigne.

⁷⁰ Montaigne, *Journal de voyage* [1580-1581], éd. citée, p. 364.

tème, qui, à vrai dire, participe du plaisir propre à ce genre de texte. Car le mot étrange peut en soi être plaisant :

Avez-vous vu le *tamanoir* ?
Ciel bleu, ciel gris, ciel blanc, ciel noir

écrivait Robert Desnos en jouant du pérégrinisme. Qui voyage peut en effet être pratiquement assuré de rencontrer des êtres et des choses inconnus, qu'il faudra bien nommer : de sorte que les récits de voyage fictionnels empruntent ces mots étranges, avec toute la gamme possible de la familiarité, de la connivence ou de la mise à distance.

Les pastiches des voyages ont plus qu'abondamment utilisé ces figures naturelles au voyageur : le principe en a été généralisé par le « roman exotique », qui repose sur la traditionnelle « couleur locale », souvent limitée à l'emploi de vocables à consonance étrangère ou mystérieuse, ou le calque, avec des tournures de phrases censées reproduire une langue différente. Le mot étrange peut suffire à faire voyager le lecteur sans qu'il ait à quitter sa chambre. Cette altérité mise en évidence peut aussi inverser le point de vue ethnocentrique. Ces usages littéraires dans le cadre fictionnel se modèlent sur les relations réelles et conservent, à un degré supplémentaire, les mêmes objectifs. Participent, pour une large part, à la caractérisation de ce genre du récit de voyage, toutes ces formules « exotiques et pérégrines »⁷¹.

*

Bibliographie

- RÉGIS Antoine, *Les Écrivains français et les Antilles des premiers pères blancs aux Surréalistes noirs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978.
- DEROY Louis, *L'Emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis, MARCELLESI Christiane, MARCELLESI Jean-Baptiste, MÉVEL Jean-Pierre, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.
- DUCHET Michèle, *L'Inscription des langues dans les relations de voyage (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Cahiers de Fontenay, ENS Fontenay-St Cloud, 1992.
- LEROY Sarah, « *Glasnost et perestroïka*. Les pérégrinations de deux russismes dans la presse française », *Mots. Les langages du politique* n° 82, novembre 2006, p. 65-78, mis en ligne le 01 nov. 2008, <http://mots.revues.org/index17253.html>.

⁷¹ Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. II, « Comment Pantagruel, en l'isle de Medamothi, acheta plusieurs belles choses ». C'est la première occurrence du mot « exotique » en français.

STEUCKARDT Agnès et NIKLAS-SALMINEN Aïno (éd.), *Le mot et sa glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2003.

STEUCKARDT Agnès et Honoré Jean-Paul (dir.), « L'emprunt et sa glose », *Mots*, n° 82, novembre 2006, <http://mots.revues.org/index71.html>.

Principaux textes de référence, par ordre chronologique

LUCIEN, *Histoire véritable*, trad. P. Grimal, Gallimard, « Folio », 1973.

MARCO POLO, *Le Devisement du monde*, Paris, La Découverte, 1994.

COLOMB Christophe, *La Découverte de l'Amérique*, présenté par M. Lequenne, Paris, Maspéro, « La Découverte », 1979, 3 vol., t. 1 : *Journal de Bord*, 1492-1493.

PIGAFETTA Antonio, *Le Premier Tour du monde de Magellan (1519-1522)*, Paris, Tallandier, 1991.

STADEN Hans, *Véritable Histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le Nouveau Monde nommé Amérique, inconnu dans le pays de Hesse, avant et depuis la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année dernière. [...]*, Marbourg, chez André Kolben, 1557, rééd. *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Métailié, « Points Seuil », 1990.

THEVET André, *Les Singularités de la France antarctique* [1557], éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 1997.

LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil (1557-1558)* [1578], éd. Frank Lestringant, Paris, LGF, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

SAGARD Gabriel, *Le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en Amérique vers la Mer douce, és derniers confins de la nouvelle France, dite Canada*, Denys Moreau, 1632.

NICANDRE DE CORCYRE, *Le Voyage d'occident* [1545], trad. Paolo Odorico, Toulouse, Anacharsis, 2002.

LEGUAT François, *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales* [1707], rééd. *Aventures aux Mascareignes*, Paris, La Découverte, 1984.

ABBAD Y LASIERRA Iñigo, *Porto-Rico, 1493-1778, Histoire géographique, civile et naturelle de l'île*, Madrid, Valladares de Sotomayor [1788], rééd. A.-A. Genel, Paris, L'Harmattan, 1989.

LABAT Jean-Baptiste, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique* [1722], éd. La Haye, 1724, 2 vol.

PRÉVOST Abbé Antoine François, *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues... pour former un système complet d'histoire et de géographie moderne qui représentera l'état actuel de toutes les nations* [1746-1801], Paris, Didot, 1746, t. 1.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, *La Chaumière indienne* [1790], Paris, Club des Libraires de France, 1962.

GAUTIER Théophile, *Voyage en Russie*, Paris, Charpentier, 1867.

LOTI Pierre, *Madame Chrysanthème*, Paris, Calmann-Lévy, 1887.